

LIVRE CINQUIÈME

L'ÉGLISE

CHAPITRE PREMIER

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

En effet, à quoi bon cette prospérité du monde romain, ce temps de repos entre la tyrannie de Domitien et la tyrannie de Commode? cette halte inouïe dans la série des révolutions et des guerres, cette halte de près d'un siècle, pendant laquelle les mêmes institutions et la même politique assurèrent au monde civilisé tout entier la même paix et la même puissance de progrès? A quoi bon, dans les vues de la Providence, ce phénomène extraordinaire, si ce n'est parce que Dieu voulait donner au monde le loisir de se recueillir et de contempler la vérité? Le christianisme avait soufert sous Domitien et sous Néron, ces tyrans communs de l'humanité; lorsque le monde respirait sous de

meilleurs princes, n'était-il pas juste que le christianisme eût comparativement un peu de répit, bien troublé encore; qu'il pût se recueillir dans la méditation et dans l'étude, et qu'après avoir donné au monde opprimé l'exemple du martyr, il donnât au monde délivré et au monde philosophe les leçons de la philosophie divine.

Le christianisme en face de l'empire romain était un autre empire. Il s'était établi dans le sein de l'empire romain, appuyé sur cette liberté de fait que la politique romaine, moins savante que les politiques modernes, ne savait pas ôter aux nations. Qu'était-il? En quoi se modelait-il sur l'empire romain ou s'éloignait-il de lui? En quoi lui était-il hostile ou ami¹?

L'empire chrétien s'était établi comme l'empire romain par la conquête, par une conquête toute pacifique, et cependant bien autrement rapide. Le christianisme était né en Asie, mais sur les bords de la grande mer européenne; au sein de l'empire de Rome, mais non loin de

¹ Sur tout ceci, voyez les Pères apostoliques, saint Clément, saint Ignace, Hermas, saint Barnabé, principalement dans les éditions de Hefele (Tubingue, 1855) et de Dressel (Leipzig, 1857). — Saint Justin, Athénagore, Tatien, Tertullien, Minutius Félix.

Pour les apocryphes: *Clémentines*, etc., éd. Dressel (Göttingue, 1853, et Leipzig, 1859), *Evangelia et Acta apocrypha*, éd. Tischendorf (Leipzig, 1843, 1851, 1853). Je ne parle pas des publications plus anciennes, Fabricius, Thilo, etc.

Parmi les travaux modernes, après Baronius, Tillemont, Mamachi, Stolberg, etc., Tzschirner, *Fall des Heidenthums* (Leipzig, 1829). — Tholück et Neander, *Denkwürdigkeiten* (Berlin, 1820). — Gfrörer, *Allgemeine Kirchl. Geschichte*, et les ouvrages de l'abbé Döllinger, *Heidenthum und Judenthum* (Ratisbonne, 1857), *Christenthum und die Kirche*, 1860. *Hippolytus und Kallistus*, 1855.

J'ajoute les excellentes leçons faites en Sorbonne par M. l'abbé Freppel Paris, Bray, 1859, 1860.

l'empire parthique. L'Asie et l'Europe, l'empire parthique et l'empire romain s'ouvraient tous deux devant lui.

Nous connaissons peu les détails de son progrès vers l'Orient et dans l'empire de Ctésiphon. Nous savons seulement quelle aide il trouva dans sa marche. Dans les conquêtes de la parole les armes sont les idiomes. Le christianisme eut pour premier instrument la langue syro-chaldaïque, que parlaient alors les Juifs de Palestine, et qui, plus ou moins parente des autres langues de l'Asie occidentale, ouvrait au christianisme son chemin au delà de l'Euphrate. Avec elle, aidé du trafic juif qui se faisait vers l'Orient, il put forcer la barrière de l'empire parthique et pénétrer dans la Perse, dépassant ainsi du premier bond le vol des aigles romaines. Les Indes s'ouvrirent ainsi à lui, et la langue syro-chaldaïque fut son introductrice vers l'Orient et au dehors de l'empire romain.

A l'occident et dans l'intérieur de l'empire, il eut un autre auxiliaire. Le prosélytisme et la colonisation juive lui avaient déjà quelque peu frayé le chemin. Il put se répandre dans la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce, pleines de colonies judaïques. Ses missionnaires s'assirent comme Juifs dans les chaires des synagogues, interprétant à leurs frères en Israël les livres de Moïse: « Aux Juifs d'abord, aux Grecs ensuite, » a dit saint Paul. Dans cette première station du christianisme, il eut encore la langue des Juifs pour principal instrument, comme il avait encore pour centre Jérusalem. Jérusalem et la langue de Jérusalem lui donnèrent entrée dans les synagogues de la Palestine, de la Syrie, de l'Orient romain. Mais bientôt les synagogues, dans leur aveuglement, repoussèrent le christianisme;

les Apôtres secouèrent alors leurs vêtements, et, comme saint Paul à Corinthe : « Que votre sang, dirent-ils, soit sur votre tête, nous en sommes purs, nous allons aux gentils. » Le christianisme passa de la synagogue à l'Agora.

Là, pour la conquête de la gentilité gréco-romaine, un autre idiome, à la place de l'idiome syro-chaldaïque, s'offrit au service de la foi. Le grec était devenu pour les Juifs dispersés dans les provinces romaines leur véritable langue maternelle; il fallait même que dans les synagogues on leur traduisit en grec l'hébreu des livres saints. Le grec était également, pour toute la partie orientale de l'empire romain, la langue de la civilisation et des affaires depuis Alexandre. Enfin le grec était pour les Romains eux-mêmes la langue de la politesse et de la science. Cette langue était donc le grand lien entre l'Occident et l'Orient, entre Rome et ses provinces asiatiques, entre la gentilité et le judaïsme; c'était sans contredit l'idiome le plus répandu de l'empire. Au lieu de la langue judaïque, le grec fut donc la langue chrétienne; au lieu de Jérusalem, Antioche fut un instant le centre du christianisme. A cette époque la langue hellénique devient le grand véhicule de la foi. Les Septante, en la pliant à l'expression du dogme mosaïque, l'avaient préparée à l'expression du dogme chrétien. Tout le vocabulaire chrétien, tous les mots techniques de la hiérarchie et du culte appartiennent à la langue grecque.

Cette seconde station du christianisme est marquée par la résidence de saint Pierre à Antioche, devenue son refuge après que la persécution l'eut chassé de Jérusalem. C'est à Antioche, cette Église première née de la gentilité, que le nom de chrétien commença à être en usage et ser-

vit aux disciples de la foi nouvelle à se mieux distinguer des Juifs. Antioche, cette capitale gréco-orientale du monde romain, ouvrait au christianisme l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie. Partant d'Antioche et parlant la seule langue hellénique, le christianisme pouvait arriver et avant sa dixième année arriva dans Rome. La chrétienté de Rome fut orientale d'origine et hellénique de langage. Pendant un siècle et demi, l'Église de Rome, composée surtout de Grecs, de Juifs et d'Orientaux, parla le grec de préférence à toute autre langue¹.

De cette manière toute la moitié orientale de l'empire romain avait été rapidement traversée. Mais, arrivée au centre, commençait pour la foi nouvelle une tout autre série de conquêtes. Ce qui lui restait à envahir, c'était la moitié occidentale de l'empire, pays barbare, il y avait peu d'années encore; pays que Rome avait conquis pour sa gloire, pour la civilisation, aimait-elle à dire, et, ce qu'elle ne savait point, pour la foi. Pour la conquête de l'Occident, il fallait que Rome devint le point de départ de la prédication chrétienne, et que la langue romaine, acceptée par l'Occident comme la langue de la science, de la civilisation et du pouvoir, devint le grand instrument de la prédication chrétienne.

Le monde devait ainsi être converti, et par trois langues

¹ Saint Paul écrit en grec son *Épître aux Romains*; saint Pierre et saint Clément, écrivant au nom de l'Église de Rome, se servent aussi du grec. Parmi les chrétiens de Rome que nomme saint Paul (*Rom.*, xvi, 7-15, 21-25; *Coloss* v, 10-12; *II. Tim.*, iv, 21-25), vingt-trois ont des noms grecs, deux des noms juifs, seize des noms romains. Le pape Victor (195-202) est cité comme le premier qui, dans l'Église de Rome, ait composé des ouvrages en latin. Les inscriptions chrétiennes de Rome sont fréquemment en grec, ou mêlées de grec, ou latines, mais écrites en caractères grecs. Voy. encore Döllinger, *Christenthum und Kirche*, II, § 7.

et en même temps par trois cités. Le christianisme, voyageant comme le soleil d'Orient en Occident, rencontra successivement les trois villes, qui furent successivement et la résidence de saint Pierre et la capitale de l'Église naissante : Jérusalem, Antioche, Rome. Et à ces trois villes correspondirent les trois langues qui furent les grands instruments de la prédication chrétienne, à Jérusalem : l'hébreu, ou pour mieux dire le syro-chaldaique, qui fut la langue du christianisme dans ses voyages vers l'Orient ; à Antioche, le grec, la langue civilisée, qui conduisit le christianisme jusque dans Rome ; à Rome, enfin, le latin, qui était dans tout l'empire la langue souveraine et qui, de Rome jusqu'à l'Océan, était la langue savante. Ces trois langues sont celles qui avaient été inscrites sur l'arbre de la croix, et qui sont restées principalement, sinon exclusivement, les trois langues liturgiques de l'Église chrétienne.

Seulement, cette conquête que le christianisme, placé à Rome comme dans son centre, avait à faire de l'Occident, c'est-à-dire de la Gaule, de la Bretagne, de l'Espagne et de l'Afrique, devait être, plus que les autres, lente et difficile. La Grèce a pu y avoir sa part ; mais elle était surtout réservée à la souveraine maternité de l'Église romaine. Elle se fit lentement, obscurément, à travers des peuples et des idiomes souvent encore à demi barbares, par des évêques envoyés de l'évêque de Rome. C'est de Rome qu'un rameau vint fleurir à Alexandrie, et se propagea rapidement dans toute l'Égypte ; c'est Rome qui commençait, au temps dont nous parlons, à implanter la foi en Afrique ; c'est elle qui l'avait donnée ou devait la donner un jour au Nord et à l'Ouest de la Gaule ; c'est elle seule qui pouvait l'envoyer à la Bretagne.

Il y a plus, et la prédication romaine commençait déjà à dépasser les frontières septentrionale et méridionale de l'empire, grâce aux marchands et aux armées, grâce à la langue latine, qui sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Atlas, était peu à peu connue des barbares comme la langue ou de leurs vainqueurs ou de leurs patrons ou même de leurs ennemis. Des peuples en hostilité avec Rome, tels que les Gétules en Afrique et les Daces sur le Danube, commençaient à recevoir de Rome le don de la foi : la foi s'abritait, vers le Nil, sous les tentes des Scénites ; elle montait, dans les plaines de la Grande-Tartarie, sur les chariots errants des Hamaxobiens. Il y avait déjà au monde mille peuplades inconnues et étrangères à la civilisation, chez lesquelles « on rendait grâce au nom de Jésus crucifié. » Au bout de cent vingt ans, le christianisme s'étendait de l'Océan à l'Indus. Il avait dépassé les limites où Rome s'était arrêtée, celles qu'Alexandre n'avait pas franchies : et, quelques années plus tard, se sentant universel par son essence, il ne craignait pas de dire que, « si pour les plus grands conquérants il y avait eu des frontières, pour lui il n'y en avait pas¹. »

Telle avait été la marche de la propagande chrétienne. Maintenant, cet empire fondé ainsi à côté, au dedans, au delà de l'empire romain, comment était-il gouverné ?

A certains égards, il semblait être fait sur le modèle de l'empire romain ; il était hiérarchique et discipliné comme lui. Dans chaque ville, l'Église, l'assemblée chrétienne,

¹ Tertull., *Adv. Jud.*, 7. V. aussi *Id.*, *Apol.*, 1, 5, 57, 42 ; *ad Nat.*, I, 1 ; *ad Scapulam*, 2 ; Bardesane, *de Fato ap. Euseb.*, *Præp. evang.*, VI, 8 ; Justin, *Dial. cum Tryphon.*, 117 ; Irénée, 1-3 ; Origène, *C. Cels.*, 1, 7, 26, 27 ; II, 15, III, 9. VIII, 68 ; Minutius Félix, 9.

pareille au municipe romain, avait sa *plèbe*, son peuple (*λαός*), les laïques; ses chefs (*præpositi*, *ἡγούμενοι*); ses ministres inférieurs, les diacres (*διακόντοι*); son sénat de prêtres ou d'anciens (*πρεσβυτέροι*); son magistrat ou surveillant suprême (*ἐπισκόπος*), l'évêque, ou, comme on disait, l'*ange* de l'Église. On pouvait même dire que les catéchumènes, séparés des fidèles, formaient une classe inférieure, non encore émancipée par le baptême, et occupaient momentanément, dans la société chrétienne, la place qui, dans la société profane, était celle des esclaves. C'était donc le municipe romain; mais c'était aussi l'assemblée juive, la synagogue avec son chef de synagogue et son conseil de dix anciens. C'était encore le sacerdoce mosaïque, avec son grand pontife représenté par l'évêque, ses prêtres par les prêtres, ses lévites par les diacres, son peuple par les fidèles, ses prosélytes par les catéchumènes¹. Mais surtout, dans un ordre d'idées plus élevé, l'évêque représentait Jésus-Christ; le conseil des prêtres, que l'on instituait volontiers au nombre de douze, représentait les Apôtres, les diacres représentaient les soixante-douze disciples².

Ces distinctions hiérarchiques nous apparaissent dès le premier jour, et surtout dans les écrits de saint Paul, clairement définies, fortement recommandées à l'obéissance et au respect. L'épiscopat n'est que l'apostolat transmis et multiplié. L'évêque est institué par un apôtre, il est consacré par d'autres évêques, il est « placé par l'Esprit Saint pour gou-

¹ Sur ces distinctions, et en particulier celle des laïques et du clergé, voir encore Tertullien, *de Baptismo*, 17, *de Exhortatione castitatis*, 6.

² Selon les livres apocryphes, saint Pierre aurait institué à Tripoli et à Césarée un collège de douze prêtres. *Recoquil. Clem.*, III, 2, VI, 15; *Clem., Homil.*, III, 36; *de Gestis Petri*, 39. Saint Marc, également douze prêtres à Alexandrie (Eutychius Alex.). Mais d'autres disent trois seulement.

verner l'Église de Dieu¹, » et saint Paul trace les règles qui doivent présider au choix de l'évêque². — Le prêtre à son tour a reçu de l'évêque l'imposition des mains comme l'évêque l'a reçue de l'apôtre; saint Paul parle plusieurs fois de telles ordinations, et là aussi donne des règles pour ne faire que de dignes choix³. — Enfin, le diaconat a été fondé par les Apôtres, presque au sortir du cénacle, et un grand nombre d'Églises conservent le nombre de sept diacres en souvenir des sept qui furent alors choisis⁴. Comme pour l'épiscopat et pour la prêtrise, saint Paul prescrit des règles pour le choix des diacres, et pour celui de ces saintes veuves, qui, avec le titre de diaconesses, remplissaient pour leur sexe des fonctions analogues⁵. En consacrant toute cette hiérarchie, saint Paul exige envers elle l'obéissance : « Obéissez à vos chefs (*ἡγούμενοις*) et soyez-leur soumis, car ils veillent comme devant rendre compte de vos âmes⁶ »

Un peu plus tard, saint Clément, parlant comme saint Paul, son maître, nous montre cette hiérarchie debout et cette discipline puissante : « Vous avez été soumis à vos chefs, vous avez honoré vos prêtres⁷. » Présentant la hiérarchie mosaïque comme l'image de la hiérarchie chrétienne, il veut que celle-ci soit réglée, respectée, maintenue dans tous ses droits et à chacun de ses degrés, comme

¹ *I Tim.*, iv, 14. *Act.*, xx, 28.

² *I Tim.*, iii, 1-7; *Tit.*, 1, 7, 9.

³ *I Tit.*, 1, 5, 6; *I Tim.*, v, 22; *Act.*, xiv, 22.

⁴ *Act.*, vi, vii, viii.

⁵ *I Tim.*, iii, 8-15, v, 9-15. V. la colère de Tertullien de ce qu'on a choisi pour diaconesse une vierge qui n'avait pas encore vingt ans. *De Virg. velandis*, 9.

⁶ *Hebr.*, xiii, 17.

⁷ *I Cor.*, 1.